



CONSTANCE J. HAMPTON

COLLAGE EDITION LES OFFICIERS DE WELLINGTON



6



**L'ERREUR
D'UN MAJOR**

E-BOOK
VERSION

*

L'ERREUR D'UN MAJOR

*

CONSTANCE J. HAMPTON

*

Série COLLAGES Edition des Officiers de Wellington T.6

*

Traduction:
MARIE ANCIANO

*

E-book Édition MMXIX

*

ISBN/EAN: 9789492980700

V.o: A MAJOR'S MISTAKE
SPECIAL COLLAGES EDITION Wellington's Officers Series
Vol. 6

*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/Droits d'édition/Constance J.
Hampton 2019

*

Le droit de Constance J.. Hampton d'être reconnue comme l'auteur
de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de
la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

*

*vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou s'il n'a pas été
acheté uniquement pour votre usage, alors vous êtes priés de le
retourner à www.smashwords.com, et d'acheter votre propre copie.
Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.*

*

*Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie,
par photocopie ou tout autre moyen,
sans la permission des Hermesse James Boekerij ou de l'auteur.
L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre
constitue une violation des droits d'auteur
et pourrait exposer le contrevenant
à la responsabilité pénale et civile.*

*

*Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, endroits et
événements sont imaginaires et ne doivent en aucune façon être
interprétés comme étant réels. Toute ressemblance avec des
personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements réels, des
lieux et des organisations n'est que pure coïncidence.*

*

*Droit d'auteur 2019 de Constance J. Hampton
Éditeur : Hermesse James Boekerij, Pays-Bas*

*

Tous les droits sont réservés.

*

*Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à
quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de
brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.*

*

*

*



PROLOGUE DE LOCHIEL

*

*Rothford Hall, Édimbourg, décembre
1809.*

— Vous n'auriez pas dû venir, Lochiel !

Lizzie mit le drap autour de son corps nu.

— Si quelqu'un parle, vous êtes mort. Il a envoyé cet horrible chien, Mordecai, jusqu'ici. Il a entendu des rumeurs, je vous le dis.

Lochiel regarda sa maîtresse de longue date avec tendresse.

— Je partirai à la marée, Lizzie. Vous ne pensez tout de même pas que je pourrais m'en aller sans dire au revoir. Je peux mourir là-bas...

— Oh, implora-t-elle presque en larmes, ne dites pas ça, Lochiel ! Bon sang, ne dites pas ça ! Qu'arrivera-t-il aux enfants si vous êtes mort et que je retourne à Londres ?

Il dut déglutir. Il eut soudain la gorge sèche. Avait-il tout bien organisé ? Les petits seraient-ils en danger quand leurs parents auraient tous deux quitté Édimbourg ?

— Mattie prend bien soin d'eux, Lizzie. Cessez donc de vous inquiéter.

Il se mit à embrasser sa délicieuse poitrine à travers le drap de soie.

— Ne gâchons pas ce dernier adieu. Laissez-moi vous étreindre encore une fois, mon amour.

Lizzie se coucha sur les oreillers en fermant les yeux et en se promettant de ne pas s'inquiéter, pas pendant que son amant lui ferait l'amour pour la toute dernière fois.

Elle se sentirait à nouveau tellement seule demain. Lochiel avait été son roc pendant plus de cinq ans, depuis qu'il lui avait évité de perdre la raison lorsque son goujat de mari prétentieux, Lord John, second fils du duc de Rothford, l'avait quittée une heure

après leur mariage, après l'avoir forcée à s'accoupler avec lui contre un mur, dans sa chambre, et après lui avoir refusé le fruit de ses entrailles en éjaculant sur sa robe et sur ses jambes.

Au moins, sa colère et ses manières brutales lors de la consommation de leur mariage avaient caché le fait qu'elle n'avait pas été vierge. Ce don précieux avait été pour Lochiel Cameron qui était lieutenant à l'époque. Il l'avait escortée de sa maison à Ayre jusqu'à son mariage à Édimbourg, à la place de ce rustre de Lord John. Il avait été chargé de se rendre, accompagné d'un demi-peloton de soldats, dans ce petit village près de Glasgow où le père de Lizzie avait récemment été fait baron.

Lizzie ne savait toujours pas si ça avait été l'amour qui l'avait poussée dans les bras du beau lieutenant à ce temps-là ; pour dire la vérité, elle avait été trop furieuse contre son rustre fiancé pour penser à l'amour.

Lizzie ne savait pas combien de fois elle avait maudit cette Duchesse, morte depuis longtemps, qui avait insisté pour que le « second fils » des Montgomery de Rothford épousât cette fille inconnue vivant dans un trou perdu en Écosse.

Le second fils, maintenant le frère du duc de Rothford, l'illustre marquis de Lorna et Kintyre, l'avait haïe pour cela. Tout le monde savait qu'il l'avait laissée pourrir à Édimbourg pendant qu'il jouait le débauché et le goujat à Londres.

C'était juste que, manque de chance pour elle, son frère Randolph, le récent Duc, avait épousé une femme plus âgée qui avait probablement dépassé l'âge d'avoir des enfants. Si aucun fils ne naissait de ce mariage, la tâche d'engendrer un héritier reviendrait alors à John Lorna. Lizzie Montgomery, marquise de Lorna et Kintyre, bien que seulement de nom, avait reçu l'ordre de se rendre à Londres afin de se

rabaisser devant John Lorna, ce maudit tombeur, et de donner enfin à la famille ducale cet héritier tant désiré.

Elle le craignait ce soi-disant mari. Elle savait à quel point il pouvait être cruel, malgré son charme et sa beauté.

Quelqu'un les avait certainement trahis puisque Lochiel, qui venait maintenant d'être nommé major dans le 42^e régiment écossais des Highlands, avait soudain reçu l'ordre de partir à la guerre sur la péninsule, et que Dieu ait pitié de son âme !

Elle soupira lorsque Lochiel l'embrassa vigoureusement et avec insistance.

Et que Dieu ait pitié d'elle aussi : une femme infidèle qui ne voulait rien avoir à faire avec son mari qui la trompait également, parce qu'au fin fond d'elle-même, elle savait qu'il briserait encore une fois son cœur perfide en mille morceaux.



PROLOGUE DE LIONEL

*

Hôpital de Toulouse, mai 1814.

Lionel gémit lorsque quelqu'un entra dans la chambre d'hôpital où il faisait frais. Quand la porte s'ouvrit, un rayon de lumière traversa la chambre sombre du malade, lui provoquant une douleur intense dans la tête.

— Ça fait toujours aussi mal, Armstrong ? gronda un voix grave.

Lionel dut avaler sa salive avant de pouvoir répondre.

— C'est vous, Hengist ? dit-il d'une voix faible et rauque.

— Je suis ici avec toute la famille et nous sommes venus vous chercher pour vous emmener à Bordeaux.

— Suis-je autorisé à voyager ?

— Vous n'avez pas le choix. Il ne restera plus personne ici, après-demain. J'ai finalement pu vous obtenir une de ces

ambulances françaises, donc ne vous inquiétez pas. Vous aurez juste à la partager avec Brondemeire.

Lionel ouvrit alors les yeux. Il les avait gardés bien fermés face à cette lumière dérangement et à ce grand homme debout à côté de son lit.

— Kit est toujours là aussi ?

Le grand Écossais, vêtu d'un kilt de bataille court et de tout l'attirail d'un colonel, sourit.

— Et dans un état bien pire que le vôtre, je vous le dis. Cette blessure à la poitrine l'a détruit. C'est juste que nous sommes tous en train de partir à Bordeaux, mais il est certain qu'il devra rester encore deux mois en France. Il aura besoin de beaucoup plus de soins avant d'être en état de voyager.

— Qu'en est-il de Berry ? demanda Lionel.

Son ordonnance avait disparu il y avait plusieurs semaines de cela, durant la

bataille contre Soult, et on ne l'avait pas retrouvé depuis lors.

— Bonjour Mme Williams, dit le Colonel à l'infirmière qui était entrée dans la chambre avec un calme professionnel, nous pourrons mettre le major Armstrong dans l'ambulance dès que vos aides-soignants y auront placé le major Brondemeire.

Il se tourna à nouveau vers Lionel, après avoir salué l'infirmière fidèle qui était restée à Toulouse avec une poignée de membres du personnel médical. Toute l'armée britannique avait regagné la côte atlantique française. Maintenant, elle devait également se rendre à Bordeaux avec les derniers blessés.

— Nous ne l'avons jamais retrouvé. Je suis vraiment désolé. Nous l'avons cherché partout. Lionel cligna des yeux. Berry était son ordonnance depuis environ quatre ans.

— Mes chevaux ? — Nous avons sauvé votre grand cheval noir des pillards. Quant

aux autres, je n'en suis pas certain. Peut-être ont-ils été emmenés à Bordeaux avec les autres. Nous allons voir.

Lionel faillit hocher la tête mais se rendit compte juste à temps que cela provoquerait une autre douleur vive qui lui traverserait la tête.

— Ma femme veut que vous reveniez à Porto avec nous, déclara Hengist avec hésitation.

Lionel essaya de faire un petit sourire.

— Remerciez Marguerite pour sa gentillesse, mais c'est dans la mauvais direction. Mon père a eu une autre crise d'apoplexie et il veut que je revienne à la maison à Went.

Hengist se contenta d'acquiescer et tourna les talons en donnant des ordres afin que l'on poussât le lit à roulettes du major Lionel Armstrong dans le but de l'amener jusqu'à l'ambulance qui attendait.

**



Chapitre 1 : L'INVITÉ SECRET DE ROBIN

*

Hillview, Auldly, juin 1814.

Il était content que quelqu'un vécût effectivement dans le manoir, quand il vit le carrosse de voyage attendre devant la maison. Il essaya d'accélérer le pas, ignorant la douleur aiguë qui lui traversa la jambe gauche. Enfin la civilisation !

Merci Seigneur, pensa-t-il ironiquement. Mais bon, combien de maisons dans la région étaient-elles vides de leurs occupants à cette époque de l'année ? Une famille noble digne de ce nom ne s'attarderait pas à la campagne dénudée, maintenant que la saison battait son plein à Londres depuis des mois. Dieu merci, des aristocrates attachés à la campagne vivaient ici ! Son cheval avançait doucement derrière lui en

boitant de la patte avant droite. Il lui parla sur un ton rassurant.

— C'est bon Bo, tu peux t'attendre à avoir de la bonne nourriture et de la bonne eau bien claire si de bons chrétiens habitent ici.

Il sourit à ses propres mots. La guerre l'avait vraiment rendu cynique.

Il toucha le doux museau du grand étalon noir et Bo, heureux, lui souffla dans la main.

Lionel baissa les yeux sur sa grande cape très sale et poussiéreuse qui dissimulait un uniforme usé. Il haussa les épaules. Sa botte gauche avait été entaillée par un coup de sabre et elle avait l'air plutôt bizarre, maintenant qu'il avait lié un morceau de corde autour de la partie supérieure afin de la maintenir. Cela faisait quinze jours qu'il n'avait pas pu se raser et il avait la barbe et la moustache d'un beau voyou. Bien qu'il se fût plongé dans un ruisseau le jour avant, il n'avait pas pu éliminer complètement

l'odeur nauséabonde de son corps et de ses vêtements.

La dernière fois qu'il avait séjourné dans une auberge, malheureusement une de la pire espèce qui n'avait rien d'aussi pratique qu'une baignoire pour se laver, remontait à trois jours. Les deux dernières nuits, il les avait passées dans un taudis vide et une porcherie malodorante, bien qu'elle fût elle aussi inoccupée.

Ses cheveux blond foncé semblaient encore plus foncés maintenant car il n'avait pas pu les laver de ces semaines de voyage difficile. Il savait qu'il devait ressembler à un bandit de grand chemin, ou pire encore, mais il n'avait pas pu y faire grand-chose dans la mesure où son ordonnance, qui avait toujours pris soin de ses besoins de gentilhomme en matière d'hygiène étant donné qu'il était déjà son valet avant qu'ils ne partissent tous deux sur la péninsule, était mort au combat à la bataille de

Toulouse. Comme il avait lui-même été grièvement blessé, il n'avait pas pu chercher le corps de ce pauvre Berry afin de s'assurer que le valet eût un enterrement convenable dans cette terre française si lointaine.

Son attention fut détournée de ses pensées morbides au sujet de la mort de son serviteur.

Quelqu'un quittait manifestement la maison car plusieurs valets de pied étaient en train de descendre les marches en terrasses du perron en transportant un coffre à vêtements qui semblait très lourd.

Tout en gémissant et en marmonnant, ils s'efforçaient de le mettre sur le toit du carrosse.

Lionel, hésitant, s'approcha d'eux. Le cocher leva les yeux sur lui.

— Monsieur ?

Le cocher était très grand et les deux laquais en livrée bleue semblaient petits à côté de lui. C'était une chaude journée d'été

et ils essuyèrent tous la sueur de leur visage sur leurs manches.

Lionel s'avança.

Soudain, un cri retentit. Quelqu'un dans un nuage de soie bleu clair, de volants et de dentelle s'arrêta devant Lionel et le frappa dans le ventre avec une ombrelle bleue assortie.

— Qui est-ce, Holmen ? Partez d'ici, mendiant, vous êtes en plein milieu de mon chemin ! Quelle insolence !

Une paire d'yeux très verts le regardèrent et décidèrent clairement qu'il ne valait pas vraiment la peine du dérangement.

Lionel pensa que ce visage aurait été très beau si la dame n'avait pas affiché un regard de dégoût. Quand ses yeux descendirent jusqu'à son décolleté très plantureux, elle leva à nouveau l'ombrelle en hurlant d'indignation et la laissa retomber sur son crâne. Il oscilla, réalisant qu'elle l'avait frappé sur la blessure qu'il venait

récemment d'avoir à la tête et qui était à peine guérie. Une blessure qu'il avait eue trois mois plus tôt, durant la dernière bataille. En tombant sur le gravier, il entendit la voix féminine aiguë dire sur un ton triomphant :

— C'est bien fait pour lui. Holmen, appelez le Vieux Roper pour qu'il se débarrasse de lui ; il pue et entrave mon chemin.

Il ouvrit légèrement les yeux et découvrit qu'il était couché sur un lit en bois. Quelqu'un devait lui avoir ôté ses vêtements car il portait une chemise de nuit en coton. Il essaya de bouger en pensant à Roi de Bohême, son cheval.

Une vive douleur dans la tête le forçat immédiatement à s'immobiliser.

Mon Dieu, il sentit son estomac se soulever et fut quasiment en panique à l'idée de vomir sur ses draps.

— S'il vous plaît, ne bougez pas ! lui conseilla vivement quelqu'un, votre blessure à la tête a recommencé à saigner !

Des mains douces lui touchèrent les joues.

— J'ai de l'eau fraîche, si vous êtes capable de la boire. Nous y avons mis une paille.

Les mains douces placèrent un gobelet contenant une paille près de son visage.

Il aspira l'eau, les yeux fermés ; il était certain qu'il n'avait jamais goûté quelque chose d'aussi bon et d'aussi frais avant cela.

— Doucement ! lui exhorta la voix.

La pièce était sombre. Il se demandait si c'était à cause du manque de lumière ou parce que la nuit était déjà tombée.

Il essaya de bouger ses lèvres pour former des mots.

— Ne parlez pas ! lui recommanda-t-elle, vous êtes trop malade ! Le docteur Brooks a dit que votre blessure à la tête s'était

rouverte et que cela avait provoqué la fièvre.

Il l'entendit se lever de la chaise qui se trouvait à côté du lit.

— Je vais aller demander à Mme Roper de vous servir une bonne soupe. Vous devez être affamé !

Cette fois, il réussit à entrouvrir très légèrement les yeux.

Il aperçut alors le plus beau visage qu'il avait jamais vu de toute sa vie en train de le contempler. Elle avait de grands yeux d'un bleu violacé, sa figure en forme d'ovale parfait était légèrement bronzée, ce qui était contraire à la mode, elle avait un petit nez droit et une bouche bien dessinée avec de belles lèvres charnues. Il se disait que ses cheveux devaient être noirs ou brun foncé. S'il n'avait pas eu ce terrible mal de tête, il aurait été certain d'être mort et d'avoir trouvé un ange aux portes du paradis.

— Cheval ? réussit-il à demander.

Le visage lui sourit.

— Le jeune Roper l'a mis à l'écurie. Il va bien maintenant. Jerry a dit qu'il avait un problème à une patte avant, mais que c'était seulement une foulure. Rien qui ne puisse se guérir après quelques jours de repos ! Vous êtes tous les deux complètement épuisés.

Sa main froide toucha à nouveau sa tête.

— La fièvre est tombée, je pense.

Son sourire était chaleureux et laissait paraître des dents blanches parfaites.

— Vêtements ?

Il murmura le mot presque en gazouillant.

— Lippy les a fait laver et repasser pour vous. Ne vous inquiétez pas, je vous en prie. Oh, je crois que le Dr Brooks est revenu pour vous. Nous nous sommes tous querellés à cause de vous, vous savez !

Elle se mit de côté de sorte qu'un homme, probablement le docteur, put s'asseoir sur une chaise près de son lit.

Le médecin était grand et avec son visage bien rasé, il avait l'air d'un gentilhomme de la campagne. Il sourit et salua de la tête la demoiselle aux yeux violets.

— Comment va-t-il, Robin ? demanda-t-il d'une voix grondante.

— Il vient juste de se réveiller, docteur, répondit-elle d'une voix mélodieuse, pour l'instant, il semble que la fièvre ait disparu, et il a bu de l'eau. Je vais dire à l'un des Roper d'aller lui chercher un peu soupe ; Mme Roper vient d'en préparer. Il doit avoir faim.

Il l'entendit aller à la porte et s'adresser à voix basse à quelqu'un qui était manifestement en train d'attendre à l'extérieur.

Le docteur prit le pouls de Lionel.

— Beaucoup mieux ! dit-il, beaucoup mieux, en effet ! Vous devez avoir eu un sacré mal de tête, monsieur ! Pardonnez-moi l'expression, mademoiselle Robin. C'est

une vilaine blessure que vous avez là à la tête. Je ne crois pas que ce soit l'ombrelle de la Baronne qui en soit la cause, même si elle peut avoir contribué à votre mauvais état actuel.

Il montra du doigt la jambe gauche de Lionel.

— Cette coupure ressemble à une entaille de sabre ! Elle est plutôt infectée. J'y ai mis quelques vers pour nettoyer tout ça. C'est quelque chose que j'ai appris d'un marin russe. Vous saurez quand ils auront fini de manger la pourriture lorsque vous vous mettrez à crier de douleur parce qu'ils auront commencé à s'attaquer à votre chair saine. Ne soyez pas trop vaillant, je dois savoir quand les enlever ! Où diable avez-vous eu cette entaille, si je peux me permettre de le demander ? Vous ne vous êtes pas battu en duel, j'espère ?

Lionel fixa le docteur Brooks du regard. Que pouvait savoir un médecin de

campagne qui vivait en toute sécurité dans le Yorkshire ?

— Guerre.

Il y eut soudain des battements de mains et de pieds.

— Il a dit guerre ?

— J'ai bien peur que oui.

Le docteur Brooks s'adossa à la chaise.

— Il y a eu une grande bataille sur le continent, il y a seulement quelques mois d'ici. Je crains bien que ce jeune homme y était.

— Quel est votre nom, monsieur ?

Lionel déglutit profondément.

— Leo. Armstrong.

Il ne savait pas pourquoi il avait utilisé la version courte de son nom. Ces gens étaient certainement de bonnes personnes qui lui voulaient du bien.

Le médecin se leva et prit la main de Robin aux yeux violets dans la sienne.

— Il n'ira pas mieux avant un certain temps, Robin. Je dirais qu'il lui faudra au moins une quinzaine de jours pour guérir complètement.

Il vit son hésitation et comprit.

— Il était un peu sale, mais il a l'air d'un gentilhomme à mes yeux. Si vous ne pouvez pas le garder ici, nous le ferons transporter jusqu'à chez moi aussi vite que possible.

La jeune fille écarquilla les yeux.

— Oh non, docteur, je pense que ce serait un vrai supplice pour lui si on le déplaçait aujourd'hui.

La robe grise de la jeune fille bruissa quand elle se tourna en direction de la porte, suivie du Dr Brooks.

— Bertha et la Baronne seront absentes pendant au moins une semaine, et elles ne viennent jamais au pavillon de toute façon ; normalement c'est la maison des Roper, vous savez.

— Ah, les Charmantes Personnes, dit le docteur.

Lionel se demanda s'il n'y avait pas un certain sarcasme dans sa voix.

— Les Roper occupent des chambres dans les ailes réservées aux serviteurs, maintenant que Mme Ely a épousé le Vieux Roper. Ce n'est pas pratique pour la cuisinière de vivre dans le pavillon, pas avec les exigences des Charmantes Dames quand il s'agit de nourriture. Je pense qu'il sera très bien ici.

Le médecin se retourna et désigna le fauteuil qui se trouvait à côté du lit et près duquel un oreiller et une couverture reposaient sur un coffre.

— Qui a dormi ici la nuit dernière ?

Elle rougit profondément.

— C'est moi. Il était dans un si mauvais état et je voulais que quelqu'un soit là, au cas où il se réveillerait ou aurait besoin d'aide. Je retournerai dans ma chambre cette

nuit, si vous pensez que ce serait plus convenable. C'est juste que le pavillon n'est pas visible depuis la maison et qu'il lui sera impossible d'avertir l'un d'entre nous s'il a besoin de quoi que ce soit.

Le docteur regarda Lionel. Il était couché là, immobile, les yeux fermés.

— Qui a pris soin de ses besoins corporels, Robin ?

Elle hésita.

— Ce sont les Roper qui l'ont lavé et lui ont fait sa toilette. Ma foi, il est bien trop lourd pour que ce soit moi qui le fasse. Je me contente de le soigner. Personne ici ne m'autorise à faire la moindre chose, maintenant que les Charmantes sont absentes. À présent, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à la maison afin de vous offrir quelques rafraîchissements avant que vous ne retourniez à Auldly. Lionel n'entendit pas la réponse du médecin ; sans

s'en rendre compte, il était retombé dans un très profond sommeil.

Il leva les yeux avec un sourire rempli d'espoir lorsque la porte du pavillon s'ouvrit.

Oui, c'était à nouveau ses Yeux-Violets. Sa silhouette en forme de sablier ressortait nettement dans la lumière du soleil qui brillait derrière elle.

Elle s'avança doucement, un grand plateau dans les mains.

— Bonjour !

Il était à nouveau émerveillé par sa voix mélodieuse. Si elle avait été une dame, elle aurait sans aucun doute chanté dans de nombreux « concerts ».

Elle posa le plateau sur la table qui se trouvait au milieu du pavillon.

— Le docteur Brooks m'a dit que vous auriez peut-être envie de vous mettre un peu

debout et d'essayer de prendre votre repas à table.

Lionel aurait hoché la tête avec enthousiasme s'il n'avait pas dû la ménager. La douleur aigue avait disparu, mais il se sentait toujours plutôt étourdi.

Il se redressa doucement dans le lit et tira ses jambes sur le côté.

Elle se précipita auprès de lui et mit son bras sous le sien pour le soutenir.

Il sentit une douce poitrine se coller contre la partie latérale de son torse et dut fermer les yeux.

— Est-ce trop douloureux ? lui demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Il serra les dents. En fait, il ne sentait rien d'autre que la douce poitrine. Les seins d'une femme ! Cela faisait si longtemps !

Damnation, il ne pouvait guère avoir une érection maintenant, alors qu'il portait cette tente très lâche qui faisait office de chemise de nuit.

Il prit une grande respiration et essaya de se concentrer sur son mal de tête, sur des cadavres puants dans un champ, les vers sur sa jambe, sur n'importe quoi tant que ce n'était pas sur cette douce...

— Êtes-vous capable d'y arriver, Miss Robin ?

— Oh ! Andy ! Aidez-moi à soulever M. Armstrong, s'il vous plaît. Le médecin veut qu'il sorte un peu du lit afin de favoriser la circulation du sang.

Le Vieux Roper prit la place de Robin et souleva facilement Lionel afin de le mettre debout.

Lionel se dirigea vers la table en traînant les pieds. Au moins, l'intervention de Roper l'avait guéri de son petit problème urgent.

Il s'assit tandis que « Yeux-Violets » enlevait les couvercles des assiettes.

— Mon Dieu, est-ce un steak ? Et des pommes de terre cuites au beurre ? Est-ce

que ce sont des asperges ? Et des fraises ? s'exclama-t-il.

Elle lui sourit en s'asseyant en face de lui.

— Ne vous réjouissez pas trop, M. Armstrong, nous allons partager.

Elle mit quelques asperges dans son assiette et commença à manger. Sa petite langue rose rentrait et sortait rapidement de sa bouche tandis qu'elle dévorait les asperges une à une.

Lionel avança immédiatement sa chaise plus près de la table, en jetant un œil à Roper qui le regardait avec un sourire entendu.

Doux Jésus, Yeux-Violets ne savait-elle pas à quel point elle était un plaisir pour les yeux quand elle grignotait ces tiges !

Couchez petite bête, couchez ! ordonna-t-il à cette partie spécifique de son corps qui ne cessait de monter brusquement et de durcir. Il savait qu'il devait se concentrer

sur sa nourriture et non pas sur la petite dame assise en face de lui.

— Le médecin a dit que vous seriez capable de faire quelque chose de plus substantiel.

— Oui, mademoiselle Robin, réussit-il à dire, absolument.

Elle se tourna vers Roper.

— Je pense que ça ira, Roper, dit-elle, je sonnerai la cloche lorsque M. Armstrong aura terminé ; donc s'il vous plaît, ne vous éloignez pas trop du pavillon.

Roper se contenta de hocher la tête, jeta un coup d'œil à Lionel et quitta ensuite le pavillon en laissant la porte grande ouverte.

Lionel déglutit abondamment lorsqu'elle prit une fraise, la trempa dans la crème et la mit dans sa bouche. Ses lèvres faisaient presque un bruit de succion...

— Appelez-moi Robin ! dit-elle doucement après avoir essuyé sa main avec une serviette.

— Dans ce cas, j'insiste pour que vous m'appeliez Lionel.

Il avait les yeux rivés sur son steak. À quand remontait la dernière fois qu'il avait si bien mangé ? Très certainement au cantonnement chez Madame Boissier, à Saint-Jean-de-Luz ! C'était bien avant la bataille de Toulouse. Son ami, Kit Andover, vicomte Brondemeire, l'avait invité parce qu'il avait eu une belle aubaine : son frère, le marquis d'Andover, lui avait trouvé une riche épouse qui n'avait qu'un tout petit point noir à son blason...

— Le Dr. Brooks a dit qu'un peu de vin rouge vous ferait du bien. Cela renforce la santé, vous savez, dit-elle sur le ton de la conversation.

Il acquiesça, n'osant guère penser à cette autre partie de son corps qui était en train de se raffermir. Oh mon Dieu, si seulement ce repas pouvait être terminé ! Il se glisserait à nouveau dans son lit et...

— Lionel, pourriez-vous me dire d'où vous venez ? Nous nous posons bien des questions à votre sujet depuis plus de six jours, vous savez ?

Il la dévisagea en déposant son couteau et sa fourchette.

— Vous connaissez les bonnes manières, vous savez comment utiliser vos couverts !

Elle pointa du doigt son couteau et sa fourchette.

— Et Lippy a dit que vous portiez un uniforme de major bleu et blanc avec des revers rouges, et que ce sont ceux qui appartiennent à la Cavalerie du Roi.

Il hésita.

— Je suppose que vous savez tout alors, admit-il, je suis le major Lionel Armstrong. J'étais en train de rentrer chez moi quand j'ai subi cette petite attaque féminine qui me fut presque fatale. Je cherchais un endroit où me reposer et où manger, pour moi mais aussi pour Bo. Il a trébuché

quelque part près de cette maison et s'est mis à boiter. Le pauvre, j'étais tellement pressé de rentrer à la maison que j'ai oublié qu'il n'était qu'un cheval, même si celui-ci est un acharné.

Il ne savait pas pourquoi il avait « omis » de mentionner qu'il était en fait Lord Lionel Armstrong, le baron Loveall, et peut-être bientôt le comte de Wentworth. Quelle importance, il n'avait jamais usé de son titre dans l'armée de toute façon, sauf bien sûr quand il avait été invité à la table de Wellington. Le marquis de Wellington adorait se retrouver en compagnie d'officiers titrés.

Elle lui fit un sourire chaleureux.

— Drôle de nom pour un cheval, Bo. Ou est-ce Beau ?

Pendant une seconde, il la regarda d'un air étonné. Le Vieux Roper lui avait dit hier que Miss Robin était la gardienne attitrée du manoir de Hillview, aussi jeune fût-elle.

Lionel présumait que Roper avait voulu dire la gouvernante. À quel point était-elle instruite pour parler également le français ?

— Il s'appelle en fait Roi de Bohême.

— Ah ! Il n'a pas l'air très hongrois, à l'exception de sa couleur noir, bien sûr !

— Vous vous y connaissez aussi en élevage de chevaux ?

La jeune fille ne cessait jamais de l'étonner.

— Oui, enfin, mon père aimait élever les chevaux. Je sais que les chevaux hongrois sont assez robustes, mais de petite taille. Votre Bo est vraiment très grand !

— Nous avons élevé des chevaux pendant longtemps, c'est de famille, expliqua-t-il, je suppose que nous avons fait des croisements avec des chevaux hongrois dans le passé. Bo aurait été un destrier dans le temps, un vrai cheval de bataille. Sa force et son endurance m'ont sauvé la vie à la dernière bataille de Toulouse. Mes autres

chevaux seront bientôt renvoyés par bateau, en même temps que le reste du convoi.

Il espérait que tout se passerait bien avec le nouvel ordonnance qu'il venait d'engager et qui devait se rendre dans sa maison de famille à Londres. Il connaissait à peine cet homme qu'on lui avait recommandé à Bordeaux juste avant qu'il n'embarquât à bord de son navire.

— Aviez-vous donc tellement hâte de rentrer chez vous ?

Il s'adossa à la chaise.

— Je suis désolé de le dire, Robin, mais j'ai toujours hâte de rentrer. Juste après la bataille, quand j'étais hospitalisé, j'ai reçu une lettre disant que mon père avait eu une attaque d'apoplexie, sa troisième malheureusement, et que les médecins craignaient qu'il n'en réchappât pas cette fois. En fait, maintenant que je suis à nouveau sur pieds et en forme, il faut absolument que je vous quitte au plus tôt.

Depuis combien de jours suis-je ici, six, sept ? J'ai bien peur de ne pas revoir père vivant !

Elle bondit de sa chaise.

— Bien sûr que vous devriez rentrer chez vous ! Mais je ne crois pas que vous devriez monter Bo. Vous pourriez à nouveau vous blesser ! Laissez-moi parler à Hoffman, le majordome. Il aura peut-être une solution. Je vais de ce pas demander à Lippy de ramener vos vêtements.

Ses vêtements ! Il n'aurait plus à traîner dans cette chemise de nuit ! Il avait aspiré à mettre une culotte depuis qu'il avait pris conscience de la beauté de Yeux-Violets, qui rentrait et sortait à la hâte du pavillon.

Une heure plus tard, il s'adossa au lit, mais cette fois, il portait sa culotte de cavalerie blanche, avec la bande encombrante rouge, et une chemise en linon d'un blanc éclatant. La chemise n'était pas la sienne. Une des âmes charitables de la

maison l'avait probablement trouvée dans un vieux placard car elle sentait légèrement la lavande. Il savait à présent que la maison dans laquelle il était un invité inattendu, était composée uniquement de femmes de haute lignée. Même s'ils avaient de temps en temps parlé d'une baronne, ils n'avaient fait aucune allusion à un baron.

Ses bottes, désormais parfaitement réparées, se trouvaient à côté du lit ; quelqu'un avait cousu l'entaille et les avait cirées jusqu'à ce que l'on pût se voir dedans.

Ainsi, il allait bientôt rentrer chez lui, songea-t-il. Comment avait-il pu être aussi malade ? L'ombrelle de la Baronne n'avait guère pu le frapper aussi fort.

Il tendit l'oreille pour entendre si Yeux-Violets était en train de venir au pavillon. Il se demandait comment il pouvait la remercier. Peut-être qu'une grosse bourse d'or ferait l'affaire, mais quelque chose en

lui disait qu'elle n'apprécierait pas un tel cadeau ; elle faisait partie de ce genre de femme.

Il pensait que c'était dommage qu'elle ne fût qu'une jeune fille travaillant dans un grand manoir. Elle était suffisamment charmante pour qu'on l'épousât et il avait eu assez envie d'elle pour coucher avec elle ; mais épouser une servante était une chose qui ne se faisait en aucun cas, pas alors qu'il deviendrait un comte quand son père mourrait.

— Lionel ?

Elle se trouva soudain devant lui ; une vision vêtue d'une robe de gouvernante grise, simple et discrète. Ses clés cliquetaient doucement au bout de l'anneau qui était attaché à sa ceinture bien ajustée.

Il se leva du lit et se retrouva debout face à elle. Elle n'était qu'un petit bout de fille qui lui arrivait à peine au menton.

Sans se rendre compte, dans un premier temps, de ce qu'il faisait, il la prit dans ses bras et puis soudain l'embrassa.

Son haleine était chaude et sentait la menthe, ses lèvres étaient aussi douces et tendres qu'il les avait imaginées quand il avait été allongé dans le lit, incapable de bouger un muscle. Sa barbe et sa moustache lui procuraient une étrange sensation car il n'en avait jamais portées.

— Robin ! Robin ! murmura-t-il, merci, ma belle aux yeux violets !

Elle avait mis ses bras autour de son cou, ses mains avaient caressé ses longs cheveux blond foncé qui lui arrivaient maintenant presque aux épaules.

— Hoffman vous a fait venir un attelage portant la livrée d'Auldly. Il vous emmènera à Went. Il nous a assuré que cela prendrait un peu plus de deux heures par ce temps.

— Alors, on se dit donc au revoir ?

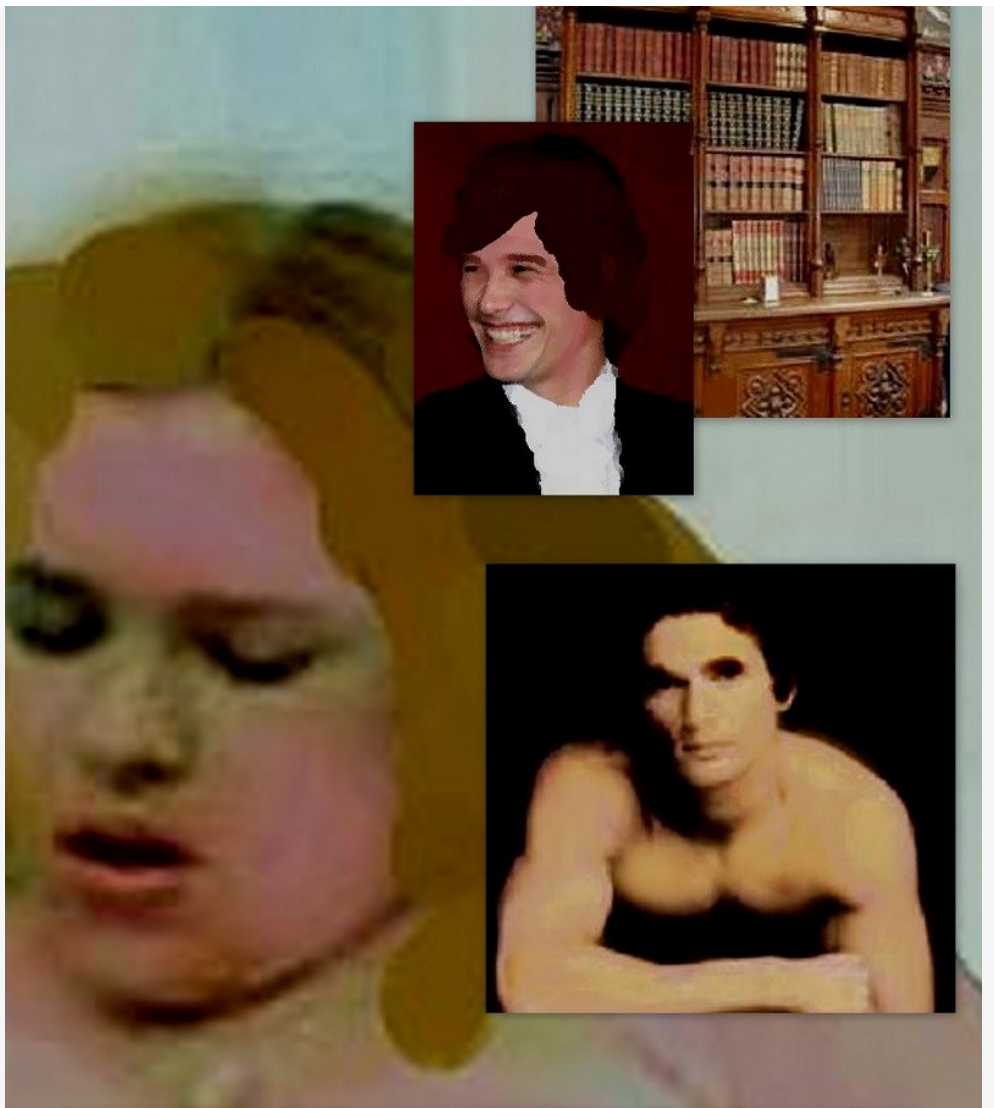
Elle le regarda tristement.

— Plutôt adieu, j'en ai bien peur. Au revoir major Lionel Armstrong. Beatty viendra vous chercher puisque Holmen est parti avec la Baronne. J'espère que la vie vous traitera bien à partir de maintenant.

Il se dirigea vers la porte et vit sa douce silhouette en forme de sablier disparaître à travers les broussailles qui conduisaient au manoir.

Il se frotta les yeux. Il n'était pas en train de pleurer, n'est-ce pas ? La guerre avait certainement fait de lui un imbécile.

**



Chapitre 2 : RIEN DE TEL QUE D'ÊTRE CHEZ SOI